

Concerts: du Boeing à l'ULM

Christian Merlin

Mis à jour le 20/01/2020 à 17:53 Publié le 20/01/2020 à 17:21

LA CHRONIQUE DE CHRISTIAN MERLIN - Prodigieuse puissance de l'Orchestre de Chicago et dialogue festif avec l'Orchestre de chambre de Paris: que du plaisir.

Il y a toujours une électricité particulière à l'idée de retrouver un orchestre légendaire que l'on n'a pas l'occasion d'entendre tous les jours. Avec une pointe d'interrogation: aura-t-il gardé une identité sonore à l'heure de la mondialisation? Voici l'Orchestre symphonique de Chicago, le plus imposant des «Big Five» américains, qui investit la Philharmonie de Paris pour un soir. Comme à leur habitude, les musiciens sont déjà sur scène alors que le public s'installe, en train de chauffer doigts et instruments. Et déjà, on est rassuré: le seul brouhaha de leur échauffement sonne comme les grandes orgues de Notre-Dame.

Directeur musical depuis 2010, Riccardo Muti entre d'un pas alerte à un an de ses 80 ans, lance l'ouverture du *Vaisseau fantôme* de Wagner de son bras impérieux, et, une fois de plus, c'est le choc. Le Chicago Symphony reste l'orchestre le plus puissant du monde, sa section de cuivres en est toujours la légitime fierté. Un volume sonore considérable, mais en rien criard, car il se déploie dans l'espace en vous enveloppant au lieu de vous agresser frontalement. Plus que le vaisseau évoqué par Wagner, c'est à un moteur d'avion à réaction que l'on pense. Avec une rondeur qui n'a pas toujours été l'apanage de cet orchestre réputé tranchant. C'est l'apport majeur de Muti, qui n'aime rien tant qu'une sonorité moelleuse, y compris lorsque la machine de guerre se met en branle. Et voici que la flûte de Stefan Ragnar Höskuldsson se met à sonner avec la plénitude d'un trombone.

Si, dans Wagner, les pupitres se cherchent encore parfois - oui, même à Chicago, c'est rassurant! -, la cohésion est parfaite dans *Mathis le peintre* de Paul Hindemith, d'une absolue souveraineté. Quitte à ce que la direction «old fashion» du maestro se réfugie dans une distance un peu hautaine, sans le

mysticisme et la sensualité d'une musique moins amidonnée qu'il n'y paraît.

Après l'entracte, la *Symphonie du nouveau monde* de Dvorak renonce aux effets de manche et au spectaculaire gratuit pour s'en tenir à une lecture ample et conduite, évoquant plus les grands espaces américains que les saveurs d'Europe centrale. On est à la limite de l'académisme, comme souvent avec le Muti tardif, qui préfère la beauté de la ligne de chant à la flamme, mais le mouvement lent est d'un phrasé constamment admirable, permettant de prendre conscience du chemin parcouru par les cordes en termes de beauté sonore, à l'exemple du glorieux pupitre d'altos. À part le grandiose Gene Pokorny au tuba et le sensationnel Jay Friedman au trombone (au fait, 80 ans et au sommet de l'excellence...), tous les premiers pupitres des vents ont changé pendant le mandat de Muti: hémorragie dont la sonorité d'ensemble n'a visiblement pas souffert.

Folie beethovénienne

Le lendemain, au Théâtre des Champs-Élysées, on passait du Boeing à l'ULM, pour une soirée non moins formidablement vivante et énergisante. Le pianiste François-Frédéric Guy s'y lançait un défi bien à la mesure de la folie beethovénienne: jouer les cinq concertos au cours de la même soirée, commencée à 19 heures et terminée à 23 h 30. Il y dirigeait du clavier, exercice dont il est désormais familier, et le faisait avec une formation ultralégère: l'Orchestre de chambre de Paris (OCP).

» **LIRE AUSSI - François-Frédéric Guy: «Le piano de Beethoven, c'est l'école de la rigueur»**^[1]

Après le rouleau compresseur symphonique de la veille, l'oreille doit s'accoutumer à la légèreté de l'effectif de 40 musiciens, dont 29 cordes. Mais si l'on perd inévitablement en rondeur, ce que l'on gagne en transparence et en alacrité est vivifiant. D'autant que l'OCP, dont les vents ont décidément beaucoup de personnalité, fait preuve d'une réjouissante réactivité, indispensable pour le dialogue auquel l'invite le soliste, dans l'esprit de la musique de chambre. Pari tenu pour François-Frédéric Guy, dont le tour de force impressionne mais ne se limite pas à une performance sportive. Au-delà de l'endurance, on retient surtout l'aspect festif de ce Beethoven joyeux et vivant, auquel on souhaiterait parfois plus de clair-obscur, mais qui tient le public en haleine sans la moindre chute de tension. Chapeau!

Le Figaro.fr: 20/01/2020 - <http://www.lefigaro.fr/musique/concerts-du-boeing-a-l-ulm-20200120>

1) <https://www.lefigaro.fr/musique/francois-frederic-guy-le-piano-de-beethoven-c-est-l-ecole-de-la-rigueur-20191027>